

Prologue

Il tourna la clé dans la serrure, sous le brillant heurtoir de cuivre, et, avec un sourire de triomphe, pénétra dans la maison située en plein cœur de Manhattan. Il avait tout fait tout seul.

« Papa sera si content », pensa-t-il.

Il s'immobilisa un instant dans le vestibule, essaya de rester maître de ses mouvements, comme on le lui avait appris. Le trajet l'avait excité. Calme. Du calme.

La pendule de grand-père résonnait à ses oreilles. Dehors, les voitures qui passaient dans la rue klaxonnaient de façon agressive. Le téléphone sonnait, sonnait encore, mais il ne fit aucun geste pour décrocher.

Il sentit son bras remuer de haut en bas, à un rythme cadencé, étrange. Il serra les poings, tenta de se concentrer, de se contrôler. Peu à peu, il sentit le calme revenir. Bien.

Une pensée désagréable l'assaillit. Maman serait-elle fâchée d'apprendre qu'il avait fait le trajet tout seul ? Elle voulait toujours savoir où il était. Peut-être n'aimerait-elle pas ce qu'il venait de faire.

Il monta lentement les escaliers, vers la bibliothèque de papa. Il appela Millie, la gouvernante. Personne.

D'abord, il ne vit pas l'homme assis dans le coin de la bibliothèque. Il fit glisser la fermeture Éclair de son blouson, l'enleva, le posa sur le divan. Il s'avança vers la grande fenêtre et regarda Central Park. Lorsque papa rentrerait, ils joueraient à reconnaître les arbres. C'était un de leurs jeux favoris à tous les deux. Papa connaissait les noms de tous les arbres de Central Park. William s'efforça de dominer son impatience. Il avait hâte de jouer à ce jeu.

Doucement, il se retourna, s'écarta de la fenêtre. Ce fut à ce moment-là qu'il aperçut son père dans le fauteuil.

— Papa ?

Un grand sourire éclaira son visage innocent.

Son père ne répondit pas.

— Papa ?

Il fit un pas vers l'homme qu'il aimait. La tête de papa penchait sur le côté. Il avait les yeux ouverts. Il ne dormait pas. Alors pourquoi ne disait-il rien ? Quelque chose n'allait pas. William commença à frapper dans ses mains, doucement, puis de plus en plus fort.

Un pélican. Maman disait que, lorsqu'il cognait ainsi ses paumes l'une contre l'autre, il lui rappelait un pélican qui frappe l'eau avec ses ailes pour s'envoler. Arrête de taper, arrête.

Il porta sa main droite à sa bouche et mordit violemment la peau qui se tendait entre son pouce et son index. Cela ne lui faisait pas mal. Et cela l'aidait à se concentrer.

L'horloge de grand-père se mit à carillonner, très fort. Bong, bong, bong, bong, bong, bong. Le téléphone sonna de nouveau. Pourquoi papa ne se levait-il pas pour répondre ?

— Papa, papa, qu'est-ce qu'il y a ?

L'étonnement puis la peur déformèrent les traits de William au moment où, s'avançant un peu plus, il secoua avec insistance le bras de son père. Le visage de papa ne bougea pas.

Rien, chez papa, ne bougea.

1

La vague sensation de fourmillement, partie de son orteil au vernis transparent, se répandit rapidement le long de la courbe de son mollet.

— La barbe ! s'écria Eliza Blake en ouvrant le dernier tiroir de son bureau.

Ses doigts explorèrent le fouillis de pansements, de fil dentaire, de laque, de produits de maquillage et de tampons, heurtèrent la bouteille de vernis, avant d'atteindre enfin des collants. Elle en avait déjà filé une paire au cours de cette journée qui durait depuis déjà quatorze heures.

Sa longue jambe au galbe parfait étendue sur le bureau, Eliza entreprit de se vernir les ongles de pied, tout en se remémorant les incidents de la journée. Aux difficultés de transmission par satellite qui avaient perturbé les émissions de la matinée, venait de s'ajouter l'annulation brutale, par le service de presse de la première dame des États-Unis, de l'enregistrement d'un entretien prévu de longue date. Les responsables de «Key to America» avaient dû trouver en catastrophe un sujet de remplacement susceptible de combler le temps réservé à Angela Grayson dans l'émission du lendemain matin. Ils

s'en étaient sortis à merveille, se rabattant sur une starlette à la mode devenue célèbre en quelques jours. L'actrice, toutefois, refusait d'être interrogée si tôt en direct. Elle ne voulait pas non plus se rendre dans les locaux de la chaîne. Eliza devrait, cet après-midi, la rencontrer dans la suite de son hôtel pour y enregistrer l'interview.

Sur le chemin du Plaza, entourée de son équipe de tournage, elle parcourut à la hâte les notes biographiques qui, fournies par un documentaliste, l'aiderent à rédiger les questions qu'elle poserait à la demoiselle. Accompagnée de son équipe bardée de matériel, elle fut accueillie dans le somptueux hall de l'hôtel par l'agent de la star qui, se confondant en excuses, lui annonça que la jeune femme venait de tomber malade. Une grippe la clouait au lit. Tandis que l'équipe, résignée, remballait caméras et projecteurs dans la voiture, Eliza aperçut l'actrice main dans la main avec le séduisant comédien qui partageait avec elle la vedette de son dernier film. Ils étaient sortis par un côté de l'hôtel et se dirigeaient vers Central Park.

— Devons-nous considérer cela comme de la provocation ? demanda-t-elle, ironique, à son équipe.

— Bah, quand les hormones prennent le dessus... rétorqua Gus, cameraman en chef de Key News, en observant les tourtereaux d'un œil goguenard.

De retour au studio, Eliza avait interrogé au pied levé un écrivain à succès dont les élucubrations occuperaient le temps laissé vacant par la défection de Mme Grayson. L'écrivain avait accepté avec empressement cette convocation de dernière minute. Tout est bon pour vendre quelques livres

supplémentaires et figurer encore une semaine ou deux sur la liste des best-sellers du *New York Times*, pensa, amusée, la jeune journaliste.

Elle était fatiguée et avait une envie folle de rentrer chez elle, où Janie l'attendait. Une bouchée au chocolat qu'elle gardait dans le tiroir de son bureau la retint encore quelques minutes. Tenail-lée par la gourmandise, elle résista cinq secondes avant de capituler. Avant, elle n'avait nul besoin de se préoccuper de ce qu'elle mangeait. Ce n'était plus le cas. Ces dernières années, depuis la mort de John et la naissance de Janie en fait, elle avait tendance à prendre du poids et le perdait difficilement. « Arrête ! pensa-t-elle. Si tu dois faire une bêtise, au moins fais-la avec plaisir. »

Alors qu'elle froissait le papier du bonbon, la délicate chaîne en or entourant son poignet attira son regard. Elle prit entre ses doigts le minuscule médaillon ovale qui y était attaché et se mit à jouer avec lui. Sa grand-mère le lui avait offert pour son dixième anniversaire. La vieille dame, qui avait passé toute une vie de labeur à briquer une des grandes demeures de Newport, avait longtemps économisé pour l'acquérir. Enfant, Eliza lui prêtait des vertus magiques. Elle ne cessait de le triturer en formulant des vœux. Quand les choses tournaient comme elle le souhaitait, elle en attribuait le crédit au médaillon. Lorsque, au contraire, elle n'obtenait pas ce qu'elle désirait, elle n'y voyait qu'un effet de la malchance, refusant d'admettre que ce petit objet ne possédait peut-être pas tous les pouvoirs auxquels elle voulait croire.

Elle savait bien, à présent, qu'il n'influaient en rien sur son destin. Pourtant, elle n'avait cessé de le serrer au creux de sa paume, au point de le bosseler

et d'en écraser le mécanisme d'ouverture, au cours de ses longues heures de prières à Sloan-Kettering. Son vœu ne s'était pas réalisé.

Chassant ce triste souvenir, elle commença à rassembler les papiers épars sur son bureau. Elle avait vraiment envie de rentrer chez elle. Elle avait décidé d'offrir le médaillon à Janie pour son dixième anniversaire, dans six ans. Jusque-là, elle continuerait à le porter, comme un talisman. Elle savait que c'était ridicule, mais chaque fois qu'elle le touchait, il se passait quelque chose. Quelque chose de bien ou de mal, mais quelque chose. Stupide. Que penseraient les téléspectateurs de Key News s'ils apprenaient qu'elle prêtait foi à cette superstition ?

Elle fourra dans son sac de toile le travail qu'elle aurait à terminer chez elle en prévision de l'émission du matin. Au même moment, Harry Granger, qui animait avec elle « Key to America », parut à la porte de son bureau, un journal à la main. Ses traits ne laissaient place à aucune équivoque : Harry n'était pas de bonne humeur.

— Qu'est-ce qu'il y a, aujourd'hui ? demanda Eliza, habituée depuis longtemps à ses récriminations contre la direction de Key News.

Granger, d'ordinaire si direct, hésita.

— Allons, Harry, qu'est-ce qui ne va pas ? Que t'ont-ils encore fait ?

Elle ne put s'empêcher de sourire. Ils avaient joué cette scène des centaines de fois, se servant l'un à l'autre de déversoir, échangeant tour à tour leurs rancœurs à l'égard de « Key to America » et de Key News. Ils savaient bien qu'ils ne faisaient que se défouler. Jamais ils ne quitteraient la chaîne. Ils aimaient leur travail.

— Je voulais te montrer ceci avant que quelqu'un d'autre ne le fasse.

Harry déroula lentement le journal. Eliza reconnut le logo flamboyant du *Mole*, un des tabloïds les plus populaires du pays, fleuron, comme l'indiquait son titre (*La Taupe*), de la presse de caniveau. On apercevait, dans le coin gauche de la première page, un rongeur d'un noir d'encre doté d'énormes dents, près de cette devise : « Nous déterrions tout. »

Juste en dessous s'étalait un titre gigantesque. Eliza le fixa, sentant sa poitrine se serrer. Elle laissa le téléphone sonner avec insistance et se plongea dans la lecture de l'article. Il relatait la période la plus douloureuse de son existence. Furieux, Harry marchait de long en large.

— Chacun sait que ces torchons racontent n'importe quoi. Ils sont en procès avec la terre entière. Plus personne ne prête la moindre attention à leurs ragots.

— Toi, tu l'as fait, dit Eliza.

2

— Eliza, grâce à Dieu, tu es encore là ! Pourquoi as-tu tant tardé avant de décrocher ?

Sans attendre la réponse, Range Bullock poursuivit :

— Bill n'est pas encore arrivé. Il faut que tu restes. Je ne sais pas ce qu'il a, en ce moment. Il n'a pas appelé, Jenny n'est pas au courant de ses rendez-vous et nous passons à l'antenne dans trois quarts d'heure. Il me rend dingue. En tout cas, Eliza, est-ce

que tu peux descendre et commencer à regarder ses fiches ?

Range Bullock, directeur de la rédaction de « À la une ce soir », reposa le combiné, poussa un gros soupir et s'empara d'une tablette de vitamines dans une boîte posée en permanence sur son bureau, tout près d'un tube d'aspirine. Il croqua la tablette blanche et pensa, comme à peu près dix fois par jour : « Ce boulot me liquéfie. À toute berzingue. »

Où diable se trouvait Bill ? Il n'avait jamais été l'homme des absences inexplicables. Du moins jusqu'à une date récente.

Présentateur du journal du soir depuis douze ans, Bill Kendall était fiable, solide, sans surprises. Connaissant sa façon de travailler, Range et l'ensemble des reporters admiraient sa discipline. Le matin, à 6 h 30 tapantes, il appelait la rédaction pour se mettre au courant des principaux événements qui s'étaient déroulés à l'étranger pendant que le pays dormait. Ensuite, invariablement, il déclarait :

— OK, merci. Je prends ma voiture. Vous pouvez me joindre sur mon portable.

Avec une exactitude infaillible, un Kendall impeccablement habillé arrivait au studio à 8 h 30. Il avait un mot aimable pour chaque membre de la rédaction et gagnait son bureau. Là, il faisait le point de la journée avec Jenny, sa secrétaire, écoutait les messages sur son répondeur et s'enfermait pour étudier son emploi du temps. Il achevait ensuite la lecture du *New York Times* et du *Washington Post*, qu'il avait entamée dans sa limousine en venant. À 10 h 30, il assistait, écoutant mais n'intervenant pas, à la conférence de rédaction consacrée aux informations nationales, qui réunissait les responsables de ce

secteur et les réalisateurs de « À la une ce soir ». La réunion se terminait toujours par une entrevue en aparté avec Range Bullock, au cours de laquelle il donnait son avis sur les sujets du jour et sur ce qui, selon lui, devait être couvert par Key.

Ce matin-là, Range avait de nouveau trouvé Bill préoccupé. Il paraissait de plus en plus souvent ailleurs. Range essayait de ne pas s'en formaliser. Après tout, n'importe qui avait le droit de décrocher de temps à autre, y compris Bill Kendall.

Range consulta sa montre. Impossible d'essayer encore de gagner du temps. Il allait devoir appeler Yelena Gregory, présidente de Key News, pour lui dire qu'Eliza Blake présenterait le journal du soir à la place de Bill. Range préférait de loin Eliza à cet imbécile du bureau de Washington, Pete Carlson. Pour une raison que nul ne comprenait, Yelena Gregory tenait Carlson en haute estime. Elle avait signé avec lui un contrat mirobolant, incluant une clause qui l'instituait remplaçant prioritaire de Bill. Grâce à Dieu, il était trop tard, ce soir, pour le faire venir de Washington.

Range se demanda si Eliza avait pris connaissance de l'article du *Mole*. « Si elle l'a lu, pensait-il, pourvu que cela n'affecte pas sa prestation. » Quelle sordide affaire ! Il se souvint des difficultés qu'ils avaient eues, quatre ans plus tôt, à garder secrète l'hospitalisation de la jeune femme. Pourquoi s'acharnait-on, aujourd'hui, à ressortir cette histoire ?

D'ailleurs, où était-elle ? Elle était censée lui donner un coup de main pour préparer le journal du soir.

Bon sang, ce boulot finirait par le tuer.

3

Le juge Dennis Quinn régla son dîner : crevettes grillées, saumon accompagné de nouilles sautées et d'un bol de riz. Repas typique de célibataire. Le juge, malheureusement pour lui, ne pouvait compter sur aucune femme pour approvisionner son réfrigérateur. Quant à faire lui-même la cuisine, il préférerait ne même pas y penser.

En attendant sa monnaie, il tira du présentoir de presse un exemplaire du *Mole*. Friand du malheur d'autrui, il adorait ce genre de canards.

À en croire cette feuille de chou, Eliza Blake, la ravissante animatrice d'une des émissions télévisées les plus en vue du pays, se droguait à la cocaïne et avait, quelques années plus tôt, subi une cure de désintoxication à la clinique Carrier de Belle Mead, dans le New Jersey, établissement bien connu pour soigner des cas de déséquilibre psychologique, de toxicomanie et d'alcoolisme. L'article citait la phrase d'un « anonyme » de Key News, qui disait : « Le public est en droit d'exiger de ceux qui l'informent une solidité mentale à toute épreuve », puis s'interrogeait sur les capacités d'Eliza Blake à assumer ses fonctions.

Dennis Quinn glissa le journal dans le sac en papier qui avait contenu son déjeuner. Il lirait plus tard l'article à sa mère. Inconditionnelle d'Eliza Blake, elle serait souflée d'apprendre la nouvelle.

Après avoir soigneusement vérifié son addition et sa monnaie, il se dirigea, son sac à la main, vers le parking.

— Bonjour, monsieur le juge.

Oh, non. C'était Amber. Dennis eut un mouvement de recul en apercevant la femme aux jambes épaisses qui, sourire aux lèvres, martelait le macadam en s'avançant vers lui. Pourquoi s'obstinait-elle à s'exhiber en minijupe ? Ne se rendait-elle pas compte du spectacle abject offert par ses cuisses grasses qui se frottaient à chaque pas ?

Bien sûr, il n'avait pas toujours trouvé Amber répugnante, surtout le mardi soir, après les audiences du tribunal de grande instance de Westvale, ni d'ailleurs fait la fine bouche devant ses rondeurs plus qu'avantageuses. Mais il y avait deux ans de cela. Il n'était à l'époque, avant sa nomination à la cour d'appel de Bergen, qu'un petit magistrat de rien du tout. Amber, alors, faisait très bien l'affaire. À présent, pour un homme aspirant à de plus hautes ambitions, elle manquait singulièrement de classe.

— Salut, mec. Ça fait une paye.

Elle le dévisagea avec un sourire entendu, en mâchonnant un chewing-gum. Cette vulgarité l'insupportait.

— Bonjour, Amber. Quelle joie de te revoir.

— Tu n'as pas eu mes messages ? Tu ne me rappelles plus. N'importe quelle nana penserait que tu t'en balances.

Elle leva les yeux vers lui en minaudant d'un air pathétique. « Effectivement, n'importe quelle nana, comme tu dis, aurait compris », pensa-t-il.

— Oh, tu sais ce que c'est, Amber. Je croule sous les dossiers. Tu connais la lenteur de la justice. Le travail s'accumule et... Bref, je n'ai plus une minute à moi.

— C'était mieux avant.

— C'était certainement moins compliqué, en effet.

— À propos, demanda-t-elle d'une voix pleine d'espoir, tu n'aurais pas besoin d'une collaboratrice ? Tu as toujours affirmé que j'étais une bonne secrétaire.

J'aurais dit n'importe quoi pour obtenir ce que je voulais.

— Malheureusement, Amb, il n'y a pas beaucoup d'embauche en ce moment.

La voyant tordre la bouche, il s'empressa d'ajouter :

— Écoute, j'adorerais poursuivre cette conversation, mais du travail m'attend. J'en ai pour la soirée. Tu sais ce que c'est.

— Ouais, dit-elle, je sais ce que c'est.

Elle resta là, à le regarder prendre place dans sa Lincoln Continental noire, avec l'autocollant JUGE sur sa plaque minéralogique. Douze ans à peine après avoir quitté la faculté de droit, il était devenu le plus jeune juge de cour d'appel de la région. C'était déjà quelque chose. Mais il n'en resterait pas là. Avec les capitaux adéquats, il pourrait monter bien plus haut. Il fallait qu'il rappelle Nate Heller au plus vite. Pourquoi traîner ?

Il s'engagea, détendu, dans l'allée menant à sa belle maison de campagne, longue et blanche. Et puis il se souvint. Il devait payer une autre échéance à Bill Kendall.

Après le coup de fil de Range, Eliza reposa le combiné et se demanda s'il avait déjà pris connaissance de l'article du *Mole*.

Toxicomanie ! Cocaïne ! Et puis quoi, encore ?

Elle sentit son cœur battre, ses joues s'empourprer. Cette horrible affaire pouvait tout anéantir, ruiner tout ce pourquoi elle avait tant travaillé. La détruire, elle, et Janie.

Janie.

La petite fille ne savait pas encore lire, et elle était trop jeune pour que ses camarades de classe lui fassent des réflexions méchantes sur le sujet.

« Ressaisis-toi, se dit Eliza. Tout le monde va guetter ta réaction. Prends sur toi. Redresse la tête. Fais ce que tu as à faire pour mener à bien le journal de ce soir. Chaque chose en son temps. »

Elle appela chez elle, demanda à Mme Twomey de rester avec Janie deux heures de plus.

— Je sais que je suis déjà en retard, madame Twomey. Je suis navrée.

— Ne vous faites pas de souci, madame Blake. Ma petite fée et moi, nous nous entendons à merveille, comme d'habitude. Elle s'appête à finir son dîner. Quant à moi, je lui prépare un bain moussant.

Eliza ne put s'empêcher de sourire. « Ma petite fée », cette expression sentait bon l'Irlande, où Mme Twomey était née et avait été élevée. Décidément, l'affection que cette femme portait à Janie l'apaisait.

— Ne vous inquiétez pas, ajouta la gouvernante. Faites ce que vous avez à faire et arrêtez de vous ronger les sangs.

Ensuite, comme toujours, Eliza pensa à John. Elle ne cessait de penser à lui, quoi qu'il arrive, partageant avec lui tous les instants de sa vie. Ce deuil, cette sensation de perte qui la taraudait ne faiblissait pas. Elle aurait pourtant dû s'y habituer, après quatre ans. Mais l'habitude n'empêche pas la douleur.

Elle porta à ses narines l'intérieur de son poignet, se souvint tout à coup d'une des dernières nuits à l'hôpital. John s'était assoupi et ne l'avait pas entendue entrer dans la chambre. Elle était restée là, à le contempler. Elle l'aimait tant... Aucun des traitements douloureux qu'on lui avait administrés n'avait eu le moindre effet. Squelettique, dévoré par la fièvre, il avait une respiration sifflante. Sa cage thoracique se soulevait péniblement sous la fine couverture de coton.

Il avait ouvert doucement les yeux, immenses dans son visage décharné déformé par la souffrance. En la voyant debout au pied de son lit, il avait alors eu un pauvre sourire qu'elle lui avait rendu en se raidissant, avant de s'approcher de lui pour l'embrasser. Faiblement, il l'avait serrée contre lui. Elle sentit alors sa chaleur et la sentait encore aujourd'hui. Je vous en prie, mon Dieu, ne me l'enlevez pas. Pas encore. Jamais.

Il avait murmuré d'une voix à peine audible :

— Tu sens si bon.

Jamais elle n'oublierait cet instant. John était proche de la fin. Il le savait. Pourtant, il avait en lui encore assez de vie pour jouir de quelque chose d'aussi simple, d'aussi essentiel que son parfum.

Jamais elle n'en changerait. Arrête ! Arrête de te torturer !

Elle se leva d'un bond, se dirigea vers le miroir accroché au mur gris du bureau et s'observa. Trente-quatre ans, un visage reflétant l'honnêteté et l'intelligence. Les chroniqueurs de la presse écrite y voyaient autre chose : de la beauté, de la vivacité, du charme. Ainsi la percevaient, tous les matins, les millions de téléspectateurs de « Key to America ».

Elle contempla ses yeux d'un bleu profond dont Harry Granger, qui présentait avec elle l'émission du matin, disait : « Rien ne leur échappe » et dont le blanc, en cette fin de journée, se teintait légèrement de rose. Elle revint vers son bureau, saisit le petit flacon de collyre toujours en évidence sur la table, renversa la tête et mit quelques gouttes du précieux liquide au coin de ses paupières.

Elle se força à sourire, retourna devant son miroir, détailla ses dents du haut, celles qui apparaissaient à l'antenne, blanches, bien alignées. Ses dents du bas, elles aussi à l'émail parfait, étaient moins bien plantées. L'orthodontiste ne lui avait rien prescrit pour celles-là. Il est vrai, pensa-t-elle avec une pointe de regret, qu'elle ne le lui avait pas demandé. Elle s'était contentée de porter à contrecœur et de façon épisodique un appareil qu'elle avait d'ailleurs mal supporté sur ses dents du haut. Elle songea à ses parents, à leurs éternelles difficultés financières, aux problèmes qu'ils avaient dû affronter. Elle leur fut reconnaissante d'avoir trouvé l'argent nécessaire à l'achat de ce correcteur qu'arboraient nombre d'adolescentes de son âge.

Elle leva le menton, orné d'une petite cicatrice, vestige d'un plongeon trop profond d'une gamine de onze ans dans une piscine. Heureusement, la

marque s'arrêtait juste sous la partie de son visage que cadrerait l'œil impitoyable de la caméra.

Elle savait que la nature l'avait gâtée en bien des points. Un chirurgien esthétique lui avait dit un jour que des gens dépensaient des fortunes pour pouvoir s'enorgueillir d'un petit nez droit identique au sien. Ses cheveux brillants et noirs, tombant impeccablement sur ses épaules depuis son dernier passage chez le coiffeur, avaient des reflets naturels, ce qui laissait sceptique le personnel incrédule de Key News. Quant au mètre soixante-quinze de sa silhouette, la naissance de Janie en avait à peine, grâce à des efforts constants, atténué la minceur.

Oui, selon les critères en vogue, elle n'avait pas à se plaindre. Pourtant, notant les rides minuscules qui creusaient patiemment le coin de ses yeux et la peau de son front, elle savait bien que les événements de ces dernières années avaient laissé des traces.

Ne pense pas à tout cela, se dit-elle, rejetant l'anxiété qui s'insinuait en elle.

5

Le service de presse de Key News appela. Le *New York Times* exigeait de la direction de l'information de la chaîne un communiqué répondant aux allégations du *Mole* sur la toxicomanie d'Eliza Blake. Était-il vrai qu'elle prenait de la cocaïne ?

— Dites-leur d'aller se faire voir ! tonitrua Yelena Gregory, excédée.

Quelle serait la prochaine catastrophe ?